

## **Usages et usagers en bibliothèque** La qualification sociale des lieux de lecture publique

Mon intervention sur le programme est intitulée « usages et usagers en bibliothèque ». Il y a évidemment mille et une façons d'aborder ce champ de réflexion particulièrement vaste. Pour éviter une trop grande dispersion, j'ai choisi une entrée qui devrait me permettre d'articuler mon propos avec le thème conducteur de la journée : lecture et architecture. Pour être plus précis encore, je souhaite centrer mon intervention sur la façon dont les usagers *qualifient* les lieux de lecture publique à travers leurs usages et à travers leurs discours (la notion de qualification étant entendu ici dans un sens neutre).

Cette approche n'est pas nouvelle à proprement parler. Alain-Marie Bassy dans les analyses qu'il a consacré aux publics de la Bpi s'efforçait déjà à la fin des années 70 d'étudier « le rapport entre l'espace *institué* par le bibliothécaire et l'espace *restitué* par le lecteur ». C'est une autre façon d'envisager la question de la qualification par les publics, étant entendu que le travail initial *d'institution* du lieu bibliothèque concerne aussi bien l'architecte, l'ensemble des personnes qui contribuent de près ou de loin à l'ouverture d'un établissement de lecture publique, que les bibliothécaires eux-mêmes. Précision supplémentaire, qui n'est pas qu'une précision de forme, je préfère pour ma part le terme « d'usager » à celui de « lecteur » ; non pas qu'il me paraisse plus joli (il est assez plat, impersonnel, et on ne peut pas le féminiser), mais il me semble plus conforme à l'évolution actuelle des pratiques en médiathèque : à savoir les usages hors le livre et hors la lecture, je reviendrai sur ces deux points.

Pour objectiver la façon dont les publics s'approprient ce qui leur est proposé, il faut quitter l'institution. En tout cas, il faut essayer de s'affranchir du point de vue institutionnel en se décentrant, c'est-à-dire en passant dans le camp du public. C'est une posture méthodologique, ce n'est pas une posture idéologique bien sûr, et c'est au prix de cette micro révolution copernicienne qu'on va vraiment pouvoir s'intéresser de manière positive à la question des contournements, des évitements ou des détournements de l'offre culturelle et des institutions qui ont pour mission de la mettre en scène. En plus des modalités de qualification sociale, les modalités de requalification, voire de déqualification des lieux par les publics entrent donc dans le champ de notre analyse.

Jean-Claude Passeron dans la conclusion de *L'œil à la page* rappelait qu'« Il est facile d'offrir, mais difficile de faire prendre ce qu'on offre par la côté que l'on tendait ». En observateur avisé des comportements sociaux, il ajoutait : « Il est commode de croire qu'il suffit d'informer l'espace des pratiques pour former les pratiques. » Le public, on le sait bien, n'est pas un simple effet de la programmation (programmation architecturale, urbaine, culturelle). Les choses sont bien plus compliquées, bien plus dynamiques et parfois plus ingrates que ça. Heureusement d'ailleurs (pour le public lui même, pour l'institution et ses agents, et pour les sociologues...). D'où l'intérêt qu'il convient de porter à toute la gamme de ce que j'appelle des « usages symboliques des bibliothèques » ou des « usages non-fonctionnels » - sous entendu, des usages parfois non prévus par l'institution, voire carrément rejetés ou refoulés - pour bien prendre en compte ce qui se passe dans la relation triangulaire productive entre un bâti, une offre plurielle de collection et des publics.

Mon expérience dans le domaine des études de publics me conduit à penser que les bibliothèques ne sont décidément pas des endroits comme les autres. Non pas qu'elles soient « exceptionnelles », « hors du commun » à proprement parler - je ne cherche pas à caresser dans le sens du poil les bibliothécaires -, mais il faut reconnaître que ces établissements conjuguent un certain nombre de caractéristiques fortes qui les singularisent d'autres institutions publiques (culturelles ou non).

Les bibliothèques couvrent en effet une gamme impressionnante d'activités et de registres sociaux. Ce sont des espaces-charnières situés à la croisée de plusieurs univers :

- entre la sphère privée et la sphère publique : on y vient pour emprunter des documents que l'on rapportera chez soi ; on privatise certains endroits ou certains objets temporairement (une place de travail à laquelle on s'installe systématiquement ; une revue, une bande dessinée ou un roman que l'on va lire pendant plusieurs heures). Je rappelle à ce propos la formule de Pierre Pachet concernant le mélange subtil entre le repli sur soi et la participation collective : *« la bibliothèque publique a pour fonction d'organiser l'accueil, et donc le rassemblement, d'individus qui viennent pour se tourner le dos, pour cesser de se parler, pour se concentrer dans le désordre inconnaissable de leurs propres pensées »*. C'est vrai que cet usage solitaire partagé est courant en bibliothèque. Il est toutefois concurrencé par d'autres types d'usages collectifs de plus en plus fréquents, notamment dans les nouvelles médiathèques qui se prêtent bien à ce type de « jeu ». Dans un autre ordre d'idée, mais avec une formule paradoxale tout aussi imagée, Christian Baudelot parlait pour sa part « d'intimité publique » en évoquant l'atmosphère de la Bibliothèque Nationale telle que la décrivaient ses usagers au début des années 90. « Intimité publique » : on est chez soi hors de son foyer avec les autres dans un espace commun.
- Une bibliothèque, qu'elle soit municipale ou pas, se situe également entre le travail et le loisir, entre l'effort et le plaisir, entre la concentration et le relâchement, la flânerie, la léthargie, le sommeil...
- La bibliothèque enfin trouve sa place entre l'école et la « maison » pour les enfants, ou « entre le quartier et la rue », comme le rappelait François de Singly. C'est à la fois un refuge pour certains, un espace de repli sur soi ou un tremplin, une passerelle vers autre chose...

On voit que les registres sont nombreux et variés sachant qu'on fréquente la bibliothèque pour ses collections ou pour le cadre qu'elle procure. On parlera alors d'usage du lieu (en dehors parfois de la collection), et on se rend compte aujourd'hui que ce type de fonction tend à se développer, notamment dans les établissements modernes relevant du modèle médiathèque au sens qui facilitent le séjour sur place.

Quand nous avons réalisé notre enquête sur les hyper-assidus de la Bpi - les usagers qui déclarent venir tous les jours ou presque, de l'ouverture à la fermeture -, nous en sommes venus à nous dire qu'une bibliothèque était plus que la somme des éléments qui la composent. Si l'on s'en tient à la liste de ses caractéristiques techniques (nombre de m<sup>2</sup>, taille des collections, types de supports représentés...), si l'on s'en tient aux statistiques concernant les profils de ses publics (nécessairement arides), on obtient le portrait d'une bibliothèque ou pire, les éléments d'un rapport d'activité. On risque alors de passer à côté de quelque chose d'important : l'esprit du lieu, ou encore le génie du lieu.

D'une manière générale ainsi, on peut dire que les bibliothèques telles qu'elles sont décrites par les personnes qui les utilisent ne sont jamais comparés à des « non-lieux » - pour reprendre l'expression de Marc Augé ; même quand elles font l'objet d'un usage consumériste, ou plutôt même quand elles donnent l'impression de faire l'objet d'un usage consumériste (« je viens en coup de vent et je remplis mes sacs à provision de livres, disques et films... »). Je crois pour ma part que sur cette question des usages consuméristes il y a parfois une erreur d'aiguillage : ils ne sont pas systématiquement

synonymes en effet de déqualification culturelle des bibliothèques de la part des usagers, loin s'en faut...

Au contraire du « non lieu », dont le hall d'aéroport est un paradigme pour Marc Augé, une bibliothèque est un « lieu anthropologique », c'est-à-dire « un endroit qui conjugue identité et relation. » Evidemment, on peut se dire que c'est le cas d'un grand nombre d'espaces publics (un marché, une gare, une piscine municipale...), mais dans une bibliothèque, ces notions d'identité et de relation - qu'il s'agisse du rapport à soi, du rapport aux autres, à la culture, au divertissement, au temps, à la mémoire collective ou individuelle - sont conjuguées, travaillées et retravaillées en permanence : elles le sont avec les collections bien sûr (lieux de mémoire), elles le sont avec les animations et les différents publics (lieux de vie où l'hétérogénéité sociale se donne à voir).

Pour rassembler toutes ces caractéristiques, les sociologues avancent l'idée que les bibliothèques sont des « matrices de socialisation ». Beaucoup de résultats d'enquêtes convergent en effet pour montrer à quel point ces établissements culturels sont des lieux qui permettent aux individus qui les fréquentent avec une certaine régularité de se construire, voire de se reconstruire. C'est vrai sur le plan intellectuel bien-sûr : les bibliothèques servent de support à toutes sortes d'apprentissages, de familiarisation ou encore de perfectionnements. Mais c'est vrai également sur un plan plus personnel, à la fois au niveau psychologique et au niveau de l'identité sociale des individus. On peut noter enfin que les différentes modalités de travail sur soi ont pour particularité de se réaliser sur une scène publique, c'est-à-dire en présence des autres - parfois avec d'autres, n'oublions pas les « usagers collectifs » - et par rapport aux autres.

La simple présence d'autres lecteurs dans une salle de consultation permet à de nombreuses personnes de rompre une certaine forme d'isolement. C'est ce que disent notamment beaucoup de retraités ou de personnes seules interviewés dans le cadre de nos enquêtes. On voit de cette façon que le « rôle social » des bibliothèques est plus important qu'il n'y paraît et qu'il ne concerne pas uniquement les plus démunis ou les seules populations immigrées ou originaires de l'immigration. Sélectionner ou consulter des documents en présence des autres permet qui plus est, quand l'atmosphère est relativement studieuse, de se motiver et de se « sentir encadré ». Les usagers des médiathèques françaises, et surtout les étudiants, insistent ainsi sur le fait que travailler dans l'enceinte d'une grande bibliothèque offre la possibilité de se livrer à une activité solitaire parfois ingrate, sans pour autant se sentir coupé du reste du monde. Je cite souvent à ce propos ce que nous disait une étudiante à propos de l'ambiance studieuse de la Bpi : elle disait se sentir « remorquée par les autres », incitée à rester sur place pour travailler.

La présence des autres usagers est vécue par certains comme une sorte de spectacle à part entière, en tout cas une source d'observation. La bibliothèque du coup devient une arène symbolique : un espace public dans lequel on observe, on s'observe et dans lequel on est observé. Jean-François Barbier-Bouvet très sérieusement disait qu'à la Bpi il n'y avait pas 4 supports d'information (livres, disques, images fixes et films), mais 5 puisqu'il fallait y ajouter le public ! Au cours d'une journée d'étude intitulée « Vivre ensemble », Régis Debray pour comparer les bibliothèques avec les musées avançait l'idée qu'elles étaient des lieux « sans événement ». C'est sans doute vrai en termes de programmation culturelle, mais c'est également faux sociologiquement parlant puisque ce sont des lieux à événement permanent en quelque sorte grâce à la fréquentation publique.

Au delà de cette idée de participation plus ou moins forte à la « communauté des usagers » (communauté réelle ou imaginée), il est possible en fréquentant plus ou moins régulièrement une bibliothèque, d'accomplir une forme de travail sur son image et son identité. Trouver sa place dans les espaces de la bibliothèque, trouver l'emplacement adéquat que l'on cherchera à occuper à chaque visite sont, par exemple, des moyens, qui, en plus des motifs utilitaires, peuvent servir à contrôler la représentation que l'on donne de soi. Si l'on dit que la bibliothèque autorise un grand nombre de transformations individuelles plus ou moins temporaires, c'est aussi parce qu'elle permet de corriger les effets parfois mal vécus d'un mode d'existence donné qui vous échappe parfois. Espace refuge, la bibliothèque permet à certaines personnes de se réaffilier, au moins temporairement. Ainsi, les

retraités ne sont plus « sur la touche », mais « chercheurs » ou tout simplement « lecteurs » ; les autodidactes peuvent se fondre dans la masse des étudiants scolairement consacrés ; les chômeurs ne sont pas stigmatisés par leur inactivité professionnelle ; même certains domiciles fixe peuvent trouver un port d'attache à la bibliothèque, comme c'est le cas par exemple à la Bpi sans qu'on se rende compte pour autant qu'ils sont SDF. En plus du processus de construction intellectuel de soi, il est donc possible de s'engager dans un processus de reconstruction partiel et provisoire de sa personne, un processus de réhabilitation dont les effets ne durent que le temps de la visite à la bibliothèque ; d'où sans doute l'intérêt pour beaucoup de répéter les visites à grande échelle.

En plus de ces divers procédés d'ancrages que permet la bibliothèque, j'ajouterai un type d'usage moins prévisible, sans doute plus rare dans la mesure ou il ne concerne en général qu'une frange des usagers réguliers, mais pourtant très important pour ceux qu'il concerne : l'usage thérapeutique ou curatif. Dans la gamme des effets produits par les livres, la lecture et les bibliothèques, je crois qu'on a trop sous-estimé la question de l'impact psychologique (étant entendu que le découpage disciplinaire est arbitraire et contredit la réalité : c'est bien toute la personne, dans toutes ses dimensions qui est ici concernée). J'ai évoqué rapidement le côté réconfortant que pouvait avoir la bibliothèque pour les personnes qui se sentent isolées. Cette fonction est bien identifiée par les retraités : la bibliothèque leur offre une possibilité de soutien manifeste en plus des services culturels qu'elle propose. L'un ne va pas sans l'autre d'ailleurs, et il ne viendrait pas à l'idée de ces usagers de fréquenter un espace qui serait exclusivement réservé à l'accueil des personnes âgées souffrant de solitude... Si les affections qu'une bibliothèque permet d'atténuer ou de soigner sont essentiellement d'ordre psychologique, il nous arrive également en entretien d'entendre parler de véritables processus de soin et non pas de simples changements d'humeur passagers ou d'état d'esprit. On entend souvent des gens qui disent se sentir bien, mais aussi « aller mieux » : « *Même si je ne dors pas bien, si j'ai mal à la tête, dès que j'entre ici, il n'y a plus rien* ». Il arrive d'ailleurs qu'une forme de dépendance positive soit évoquée à l'occasion (certains habitués se disent « *accros* » à l'établissement). L'ambiance culturelle, essentiellement livresque, le cadre architectural, permettent d'instaurer ce sentiment de bien être. Dans une bibliothèque, cette notion de sociabilité culturelle publique, qu'elle soit effective ou non est donc primordiale. On retrouve bien encore une fois les trois composants de mon précipité : le bâti, la collection, les usagers et le personnel : sans l'un des ingrédients, « ça ne prend pas », ou « ça ne prend plus ». C'est la raison pour laquelle je pense que c'est une erreur de songer à proposer des salles de travail vides de collection et isolées en dehors des établissements de lecture publique aux étudiants qui se massent aux portes des bibliothèques.

B. Charlot dit que le « savoir ne fait plus sens » aujourd'hui dans certains secteurs de notre société. Les bibliothèques constituent précisément des dispositifs de mise en forme et en espace du savoir. Bien sûr, elles n'échappent pas à la question de l'arbitraire culturel ou à certaines dérives idéologiques, mais leur cadre culturel à la fois relativement lâche et en même temps doté de contours identifiables autorise certaines modalités d'acculturation voire d'arrachement à sa condition, c'est du moins ce que montrait Michèle Petit dans son enquête consacrée aux parcours de jeunes issus de milieux sociaux défavorisés.

Une petite note critique tout de même : il ne faut pas oublier que dans une société comme la nôtre les établissements culturels que sont les bibliothèques contribuent souvent malgré eux, à produire une forme de violence institutionnelle : celles et ceux qui sont, ou qui se sentent tenus à l'écart de cette offre (pour toutes sortes de raisons, des plus objectives aux plus subjectives), risquent de la vivre au mieux avec beaucoup d'indifférence, au pire comme une agression, jusqu'à éventuellement infliger en retour une violence beaucoup plus manifeste. Je note toutefois que les enquêtes consacrées aux comportements parfois déviants des groupes de jeunes dans les bibliothèques montrent que malgré tout cet espace est souvent considéré par eux comme un espace de sécurité, voire de repli. C'est bien le signe que l'hospitalité publique offerte par la bibliothèque fonctionne. Et c'est précisément grâce à cette notion forte « d'hospitalité publique » que les bibliothèques sont des lieux incontournables dans une ville. Cette hospitalité, il me semble, doit être prise en compte et développée encore, il ne faut pas

oublier en effet que dans certains secteurs les bibliothèques sont les seules institutions à offrir ce type de service à la collectivité tout entière.

Je souhaite conclure par une série de remarques concernant les évolutions récentes des pratiques culturelles de nos contemporains.

La première à trait à la question de la banalisation de la lecture et du livre dans notre société (une banalisation qui n'a pas que des effets négatifs puisqu'elle permet une désacralisation et une meilleure socialisation du livre). Il y a donc une meilleure diffusion sociale de la pratique de lecture et de la présence des livres dans les foyers mais vous savez que l'intensité de lecture de livre est en baisse, dans toutes les catégories sociales, aussi bien parmi les hommes que parmi les femmes.

B. Lahire, évoquant le relâchement culturel contemporain parle d' « une baisse d'intensité dans la foi artistique et littéraire ». Le « lire utile » semble se développer par ailleurs, sans doute au détriment d'un « lire futile », c'est-à-dire de la lecture romanesque qui continue à se féminiser de plus en plus).

D'une certaine façon, les occasions de lecture se multiplient, notamment sur d'autres supports que les supports imprimés. La lecture n'a sans doute jamais été aussi extensive qu'aujourd'hui et concurrencée positivement et négativement par d'autres activités (notamment les consommations audiovisuelles domestiques). Il me paraît donc très important au XXIème siècle de continuer à promouvoir la culture livresque et littéraire (ce que l'école pour sa part peine beaucoup à faire, notamment au secondaire). Il est donc décisif de rendre visible et accessible ce patrimoine livresque et littéraire dans les médiathèques modernes, et, dans le même temps, d'aller plus loin encore et plus fort dans l'intégration des autres supports et des nouveaux services. L'une des voies possibles de réussite des médiathèques du XXIème siècle sera sans doute de faire vivre des lieux culturels pour le séjour sur place pour de nombreux usagers qui seront peut être, du moins pour une partie d'entre eux, de moins en moins emprunteurs...